



Boris Cyrulnik dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



En période de guerre celui qui réfléchit perd !

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

BORIS CYRULNIK : Est-ce que vous pouvez m'emmener... je ne sais pas où.

JÉRÔME COLIN : Vous ne savez pas où ?

BORIS CYRULNIK : Non.

JÉRÔME COLIN : Je sais où c'est.

BORIS CYRULNIK : Bon alors ça va...

JÉRÔME COLIN : C'est d'ailleurs je vous avoue, en 41 ans, le seul endroit que je connaisse. Je ne sais pas où... C'est un bel endroit, je ne sais pas où. Au moins on est sûr que ça va prendre du temps pour y aller.

BORIS CYRULNIK : Ça prendra je ne sais pas combien de temps non plus. Enfin, avec ces renseignements précis...

JÉRÔME COLIN : Allons-y. Vous me facilitez la tâche. Je suis content que vous soyez là, Boris Cyrulnik. Ça fait longtemps que je vous cours après.

BORIS CYRULNIK : Ah bon.

JÉRÔME COLIN : Quand je vous lis ou quand je vous entends, je me dis mais enfin, comme la nature est mal faite. Si tous les hommes étaient comme ça il n'y aurait pas de guerres.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

BORIS CYRULNIK : Est-ce que je serais capable de ne pas faire de guerre ? Actuellement oui, je dirais que je serais incapable de faire une guerre, j'aurais envie de rencontrer...mais y'a des moments où peut-être qu'on cesse de raisonner comme ça. En disant ça je pense à Elie Barnavi. Vous voyez qui c'est ?

JÉRÔME COLIN : Non.

BORIS CYRULNIK : C'est un Israélien qui a été ambassadeur d'Israël en France. Il était très opposé à la guerre de 82, quand les Israéliens ont envahi le Sud Liban et il y était, il faisait partie des opposants et donc il n'a pas pu échapper à la conscription sinon il passait en conseil de guerre, et il est devenu soldat. Il dit que dès l'instant où il a été soldat, ses amis étant en danger il a été embarqué par un système contre lequel il avait milité et il a été embarqué, il a défendu le système qu'il avait critiqué quelques jours, quelques semaines avant. On se laisse embarquer, on se laisse entraîner. On n'a pas toutes les libertés. On aimerait. Puis en plus il y a des gens qui aiment se soumettre.

JÉRÔME COLIN : C'est les plus dangereux ?

BORIS CYRULNIK : Oui parce qu'ils ont la foi. Parce que ceux qui ont la liberté de juger, ceux-là ils doutent. Mais pour douter on perd du temps. Et en période de guerre on n'a pas le temps de perdre du temps, en période de guerre celui qui réfléchit perd. En période de guerre il vaut mieux réagir, tout de suite, vite et ne pas réfléchir. Celui qui dit je vais réfléchir, il est mort.

Ma mère m'a sauvé la vie en me laissant tout seul à l'Assistance publique !

JÉRÔME COLIN : Vous avez... vous êtes éthologue, neurologue, psychiatre, écrivain... Si vous deviez résumer, vous êtes né en 37, ça fait un bout de temps que vous êtes là, Boris...

BORIS CYRULNIK : 1937.

JÉRÔME COLIN : Oui, 1937. Si vous deviez résumer en 2 mots votre métier à quelqu'un que vous croisez, comme ça, qui dit vous faites quoi dans la vie, vous dites quoi ?

BORIS CYRULNIK : Jusqu'à maintenant je disais neuropsychiatre. Et maintenant je ne sais plus très bien. Avant j'étais réduit à mon métier et maintenant que je cours un peu la planète et que je suis harcelé, pour mon plus grand bonheur, je ne sais plus très bien. Peut-être, mon rôle c'est peut-être, mon nouveau rôle c'est peut-être de participer à une littérature scientifique. C'est une littérature et j'aimerais qu'elle soit charpentée par la science alors qu'il y a d'autres littératures qui sont charpentées par la beauté, tant mieux, et d'autres littératures qui sont charpentées par les croyances, la science aussi a sa part de croyance, mais voilà je me présenterais peut-être comme ça aujourd'hui.

JÉRÔME COLIN : Ok. Et quel sens vous donnez à ça ? Et à votre carrière de neuropsychiatre et à votre carrière d'auteur de littérature scientifique. Est-ce qu'il y a un cœur à ça ? Et si oui c'est lequel ?

BORIS CYRULNIK : Oui, pour qu'il y ait un sens il faut qu'il y ait un rêve à venir en fonction de l'histoire passée. C'est-à-dire que dans mon histoire passée j'avais besoin de comprendre, et mon rêve d'avenir c'est de comprendre et de partager ce que je réussis à comprendre. Ou à me faire croire que j'avais compris.

JÉRÔME COLIN : Vous avez voulu comprendre quoi ?

BORIS CYRULNIK : Pour moi j'ai voulu comprendre une folie qui s'appelait le nazisme. Et quand j'étais enfant, dans les années d'après-guerre on disait que le nazisme avait existé parce qu'Hitler avait la syphilis, parce qu'il avait la parkinson, parce qu'il était paranoïaque, parce qu'il était hystérique etc... Donc on expliquait le nazisme par la folie d'un homme. Donc dans mon esprit d'enfant je me suis dit quand je serai grand je serai psychiatre, j'apprendrai à soigner la folie et il n'y aura plus jamais de crimes comme le nazisme. Et en arrivant au dernier chapitre de mon existence je comprends que ce n'est pas la folie d'un homme qui a provoqué, qui provoque encore aujourd'hui ces folies... C'est la folie d'une société. C'est-à-dire que c'est une altération psychosociale qui embarque des millions d'hommes mais on ne peut pas expliquer un phénomène social comme ça par la folie d'un homme, c'est pas possible.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Et le nazisme alors, vous qui avez longuement réfléchi pour le comprendre, c'était quoi ? C'est quoi cette altération sociale ?

BORIS CYRULNIK : Ah je ne suis pas historien mais j'aime beaucoup les livres d'histoire et Michelet, qui faisait aussi lui une littérature historique, il a été beaucoup critiqué par les historiens pour avoir fait ça, et Michelet disait « quand un état est défaillant les sorcières apparaissent ». Donc quand il y a une défaillance de l'état, quand il y a une défaillance de la culture surtout, les sorcières apparaissent, c'est-à-dire les héros maléfiques, ceux qui peuvent galvaniser et qui peuvent prendre l'âme de millions de gosses, d'adolescents et qui peuvent les embarquer dans une tragédie sociale. Donc c'est sûrement qu'il y a eu l'indicateur d'une défaillance culturelle.

JÉRÔME COLIN : Pour que nos téléspectateurs comprennent, si vous avez à ce point voulu comprendre le nazisme, c'est que vous avez été touché dans absolument toutes les facettes de votre chair par le nazisme parce que vos parents ont été déportés, en 42 et 43. Vous vous souvenez de vos parents ?

BORIS CYRULNIK : Bien sûr. Très bien.



JÉRÔME COLIN : Parce que vous étiez un tout petit garçon.

BORIS CYRULNIK : Oui j'étais petit, mon père s'est engagé dans l'armée française en 39, dès le début des hostilités, et je l'ai revu une seule fois au camp de Drancy, où il était blessé, et il avait été arrêté sur son lit d'hôpital par la police du pays pour lequel il combattait. Allez comprendre ça. Déjà pour un adulte c'est pas facile, alors pour un enfant c'est incompréhensible. Il avait été donc arrêté sur son lit d'hôpital, je l'ai revu une fois à Drancy avant sa disparition à Auschwitz, et ma mère m'a placé à l'Assistance publique la veille de son arrestation. Donc je pense qu'elle avait dû savoir qu'elle allait être arrêtée et pour que je ne sois pas arrêté avec elle, elle m'a placé à l'Assistance publique. Donc elle m'a sauvé la vie en me laissant tout seul à l'Assistance publique. Donc je m'en rappelle très bien, bien sûr je m'en rappelle très bien. Mais la mémoire n'est que relationnelle. Si je suis seul, si un enfant est seul il a un trou de mémoire. C'est-à-dire qu'on ne peut mettre dans notre mémoire que les rires des autres, les critiques des autres, les colères des autres... Alors là on le met dans notre mémoire. Et ce qui est dans notre autobiographie en fait c'est ce que les autres y ont mis. Donc on est traversé par les autres. Donc quand j'ai été abandonné, là il y a un énorme trou de mémoire et la mémoire m'est revenue quand j'ai été recueilli par une



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

Juste, Margueritte Farges qui est venue me chercher à l'Assistance publique. Et là ma mémoire est revenue parce qu'autour de moi il y avait une structure familiale, il y avait un substitut familial et à ce moment-là la mémoire m'est revenue. Et je crois que ce que je dis de moi, puisque vous me posez cette question, je crois que c'est valable pour tout le monde, pour vous, pour tout le monde.

JÉRÔME COLIN : Parce que ça vous permet de vivre derrière, c'est ça ? Parce que si vous vous souveniez de ça, ça ne serait pas possible de vivre derrière ? C'est pour ça que votre cerveau oublie ? Crée le trou de mémoire ?

BORIS CYRULNIK : C'est parce que mon cerveau ne peut vivre que s'il est stimulé. S'il n'y a personne autour de moi pour me parler, me faire rire, me gronder, qui va me stimuler ? Rien. Donc je n'ai aucune raison d'activer ma mémoire puisqu'il n'y a rien autour de moi. D'où l'illusion autobiographique, c'est-à-dire qu'il n'y a dans ma mémoire que ce que vous y mettez.

La nuit de mon arrestation j'ai été heureux !

JÉRÔME COLIN : Et cette dame, qui s'appelle Margueritte, qui est Juste, qui va vous accueillir finalement, qu'est-ce qui va se passer après ?

BORIS CYRULNIK : Alors je suis resté, au début je sortais librement, j'allais chercher le lait, enfin ce qu'on fait faire à des enfants habituellement, je ne pouvais pas aller à l'école parce que j'aurais été arrêté à l'école, et je serais mort en déportation, donc j'étais dans cette maison, chaleureuse, vivante, qui écoutait Radio Londres, le soir, et j'écoutais avec eux, ils se rassemblaient, c'était le grand secret, ils se rassemblaient, et puis j'entendais « les dents sont agacées parce que le renard a mangé les raisins trop verts », « le nounours attend les carottes cuites ». Je me disais qu'est-ce qu'ils racontent ces adultes ? Qu'est-ce qu'ils racontent ? Et je ne comprenais pas que c'était un langage codé. Puis j'entendais les crécelles que les Allemands cherchaient à faire passer pour brouiller les messages. Mais c'était un événement, c'était une famille chaleureuse, d'enseignants, ils étaient tous enseignants et progressivement mon droit de sortir s'est diminué et un jour on m'a dit tu ne peux plus aller acheter le lait, il y avait 50 mètres à faire, parce qu'on pourrait te dénoncer. Je me suis dit me dénoncer ? Donc j'ai commis un crime. Une faute, sans le faire exprès, puisqu'on parle de dénonciation. Et là je n'ai plus eu le droit de sortir. Et là ça a été très difficile parce que j'étais seul, je ne savais pas lire, il n'y avait pas de télévision, il n'y avait pas de radio...

JÉRÔME COLIN : Vous aviez quel âge ?

BORIS CYRULNIK : Il n'y avait personne.

JÉRÔME COLIN : Vous aviez 7 ans hein.

BORIS CYRULNIK : J'ai été arrêté à 6 ans ½. Donc je devais avoir 5 ans ½ à peu près. Donc je tournais autour de la table comme l'autiste, il n'y avait pas d'altérité. Donc je tournais autour de la table, n'ayant rien d'autre à faire. Et quand j'ai été arrêté, de manière totalement paradoxale, de manière totalement contre intuitive comme on dit maintenant, la vie est revenue. La nuit de mon arrestation j'ai été heureux. Ben oui, la vie revenait.

JÉRÔME COLIN : Comment ça s'est passé ? C'est en 44. En janvier.

BORIS CYRULNIK : La rafle du 10 janvier 44. Je dormais et j'ai été réveillé par des torches électriques et j'ai vu, dans ma mémoire je dirais 4, 5, 6 hommes avec un chapeau feutre, des lunettes noires, la nuit, des lunettes noires la nuit, une torche électrique dans la main gauche et un revolver dans la main droite, j'avais 6 ans ½ ! Et je me suis dit arrêter un enfant de cette manière... Alors d'abord j'ai été intrigué, étonné par les lunettes noires. Je disais mais des lunettes noires la nuit c'est idiot. Et j'ai mis très longtemps à comprendre que ces hommes mettaient des lunettes noires la nuit pour ne pas être reconnus par les voisins. Parce que c'était des membres de la gestapo, je ne savais pas ça. Ensuite quand je les ai vus avec des revolvers pointés sur moi je me suis dit qu'est-ce que je dois être important. Ça a été le point de départ de ma mégalomanie. Et puis la vie est revenue parce que je voyais des gens, on m'a poussé dans une traction avant, c'était la voiture mythique pendant la guerre, la traction avant, puisque seuls les membres de la gestapo et les gens riches avaient des tractions avant. A la Libération c'était les résistants qui avaient des tractions avant. C'est une voiture mythique. Et il y avait un homme qui pleurait et sa glotte montait



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

parce qu'il pleurait. J'étais très intéressé par les mouvements de la glotte. Ensuite on a été tous enfermés. Il y avait des soldats. Il y avait des soldats, c'était intéressant pour un enfant. Il y avait des Allemands. L'arrestation se faisait par la police française, mais dans le couloir et les barrages dehors ce n'était que des barrages de soldats allemands. Et quand après la Libération je racontais ça, les Français me disaient non, non, il n'y avait pas la police française, il n'y avait que l'armée allemande. Parce qu'ils ne supportaient pas l'idée que la police française ait participé aux rafles, ou même comme pour la rafle du Vel d'Hiv. Donc on me faisait taire, je ne pouvais pas témoigner. Et puis ensuite arrivés à la synagogue de Bordeaux, transformée en prison, il y avait des barbelés partout, il y avait des hommes en armes partout, il y a eu la table d'orientation et j'entendais dire une des tables était orientée vers la mort, on savait qu'une table condamnait à mort, mais on ne savait pas laquelle. Et il y avait un officier, comme dans les mauvais films, il était jambes écartées, il avait une badine et il orientait vers une table ou l'autre. Une table qui condamnait à mort.

JÉRÔME COLIN : Comment un enfant de 6 ans ½ peut comprendre qu'une des deux tables va vers la mort ? Alors que c'est quelque chose qui ne se dit pas pendant la guerre.

BORIS CYRULNIK : Ça se dit énormément.

JÉRÔME COLIN : Ça se dit ?

BORIS CYRULNIK : J'entendais parler de la mort tout le temps. Et quand vous allez aujourd'hui dans un pays en guerre... dans un pays en paix les enfants comprennent ce qu'est la mort entre 6 et 8 ans, c'est-à-dire que c'est un processus irréversible. Ils emploient le mot mort avant, mais le mot mort désigne un jeu, poum tu es mort, c'est très amusant, ou grand-père est mort, il est très loin sur un nuage et il va revenir. Et le mot mort devient adulte à l'âge, entre 6 et 8 ans, dans un pays en paix. Mais dans un pays en guerre, les enfants accèdent au mot mort très tôt, beaucoup plus tôt parce que des gens de leur famille meurent, parce qu'ils ont vu des cadavres, parce qu'ils ont craint la mort de leurs parents, et le mot mort on le comprend très tôt dans un pays en guerre.

Sur 1.700 Juifs raflés, il y a eu deux survivants, cette dame et moi...

JÉRÔME COLIN : Et là il advient, ce 10 janvier 44, un événement, un des événements capitaux de votre vie, c'est que vous n'êtes pas déporté.

BORIS CYRULNIK : Non j'ai échappé à la déportation parce que j'ai réussi à m'évader. J'ai réussi à m'évader parce que j'avais déjà des difficultés d'appartenance. C'est-à-dire que je ne voulais pas appartenir à un groupe. Et dans la synagogue transformée en prison il y avait une dame qui rassemblait les enfants sur une couverture avec des boîtes de lait condensé. Et Maurice Papon qui avait organisé la rafle, et qui avait signé mon bon d'arrestation, j'ai vu le bon d'arrestation, qui était une photocopie, j'ai vu une photocopie, quelqu'un dans les archives de la Préfecture de Bordeaux l'a retrouvé et il y avait une dizaine de noms d'enfants à arrêter, le plus vieux avait 11 ans et le plus jeunes avait 2 mois. J'imagine les policiers français obligés d'arrêter revolver à la main un bébé de 2 mois. Ça a été fait. Et Maurice Papon a dit j'ai en effet signé des actes humanitaires pour avoir des couvertures et des boîtes de lait condensé. Ce qui est vrai. Là aussi il a signé. Mais l'archive est trompeuse, parce qu'en fait ces couvertures et ces boîtes de lait condensés servaient à rassembler les enfants pour mieux les déporter et ils sont tous morts à Auschwitz. Donc on fait parler les archives. On peut les faire parler.

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi vous en tant qu'enfant, c'est rassurant un groupe quand on est un enfant, pourquoi est-ce que vous vous évadez ? Et comment surtout.

BORIS CYRULNIK : Parce que... j'ai suivi les grands et les grands c'était les jeunes, j'avais entendu dire qu'on allait mourir, il y avait des soldats en armes et des barbelés partout, donc j'avais bien compris, mes parents avaient déjà disparus. Je n'avais pas compris qu'ils étaient morts mais j'avais compris que la mort rodait. Je ne savais pas que mes parents étaient morts mais ils avaient disparu. Donc les jeunes cherchaient un endroit pour s'évader. Donc moi je les suivais pour m'évader, je me suis dit ils sont grands donc ils vont trouver. Ils n'ont pas trouvé, et moi j'ai trouvé. C'est-à-dire que quand le signal, on devait partir dans les wagons qui devaient nous emmener de Drancy à



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

Auschwitz, j'ai réussi à grimper et me coincer sous le plafond des pissotières, je pense que j'avais les pieds contre la chasse d'eau, et le dos appuyé de l'autre côté. Et j'ai pu tenir sans difficultés comme ça coincé entre la chasse d'eau, sous le plafond. Et quand les soldats et les policiers français, la gestapo française j'aurais dû dire, ils ont ouvert la porte, il n'y avait personne dans les pissotières, aucun n'a pensé à lever la tête, parce que sous le plafond il y avait un petit garçon qui s'était blotti, bloqué. Et quand j'ai entendu le silence je me suis laissé tomber. La synagogue était vide et les prisonniers raflés étaient déjà partis vers les wagons.

JÉRÔME COLIN : Et vous êtes allé où ?

BORIS CYRULNIK : J'entendais des gens qui étaient venus, des cheminots, qui disaient on nous a dit de mettre les enfants dans des wagons scellés. Mais moi j'avais 6 ans ½ et scellé je ne savais pas ce que ça voulait dire. Donc j'avais compris on va mettre les enfants dans des wagons salés. Et je me suis dit ça, ça doit être une très grande torture, il faut absolument que je m'évade. Et quand je suis sorti, les soldats étaient partis, mais 6 ans ½ je n'aurais pas été loin. Et à ce moment-là j'ai vu une infirmière, Madame Descubès, qui était très belle, je l'avais déjà courtisée, j'avais 6 ans ½, on commence à courtiser des belles infirmières quand même...



JÉRÔME COLIN : Il n'est jamais trop tard... Il n'est jamais trop tôt.

BORIS CYRULNIK : Elle m'a reconnu, et sans elle je n'aurais pas été très loin. Elle m'a fait signe et j'ai plongé sous le corps d'une dame qui avait reçu des coups de crosse dans le ventre et qui était en train de mourir. Et sur 1.700 Juifs raflés, il y a eu deux survivants, cette dame et moi. Les autres sont tous morts à Auschwitz. Et ils sont morts parce qu'ils n'ont pas pu échapper à la pression, ils étaient prisonniers, et ils n'ont pas pu échapper. Moi j'ai pu échapper parce que je me méfiais déjà de cette couverture et de cette dame qui rassemblait les enfants sur la couverture et je préférais suivre les grands qui voulaient s'évader. Et j'en ai parlé il n'y a pas longtemps avec un de mes amis qui est un leader de psychosociologie, Vincent de Gaulejac, et qui m'a dit mais c'est probablement pour ça que tu as fait une carrière un peu dans le même style, c'est-à-dire que toute ma carrière je n'ai pas pu croire aux idées qu'on nous... j'ai pas totalement pu croire aux idées qu'on nous demandait de croire. Pour les partis politiques, l'engagement ça me paraissait intéressant. Je n'y croyais pas vraiment. Que ce soit pour les théories scientifiques, on me demandait de les apprendre pour avoir mes examens, je n'y croyais pas vraiment. Et j'ai gardé en moi cet esprit de critique, qui fait



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

que j'ai fait, je n'ai pas fait une vraie carrière, j'ai fait plutôt une aventure. Plutôt que de parler de carrière universitaire, je crois qu'il vaut mieux parler d'aventure para-universitaire.

La vengeance c'est une colère, la haine c'est une colère mais c'est aussi la prison du passé.



JÉRÔME COLIN : Après la chose à comprendre après ce récit incroyable, c'est qu'il va y avoir la Libération, que vous allez comprendre j'imagine, ou apprendre que vos parents sont morts, à Auschwitz, et le truc le plus incroyable là-dedans c'est où est la colère ? Comment on fait pour ne pas être un homme en colère toute sa vie, après ça ?

BORIS CYRULNIK : Eh bien j'ai compris que mes parents n'étaient pas disparus mais qu'ils étaient morts par un incident, Madame Farges, la mère de Margueritte Farges, je m'étais réfugié comme le font souvent les enfants sous une table où j'essayais d'apprendre à lire, j'avais des journaux et j'essayais d'apprendre à lire, je n'avais pas la possibilité d'aller à l'école, et j'étais sous la table avec des journaux et j'ai entendu Madame Farges engueuler sa fille, en lui disant mais t'as pas compris que ses parents ne reviendront jamais. Et j'ai compris ce jour-là, c'était l'annonce de la mort de mes parents. Et j'ai compris qu'ils étaient morts. Et le mot colère que vous employez m'étonne. Parce que j'ai parlé beaucoup, je parle encore beaucoup avec des survivants de la déportation, ou avec des enfants cachés, ou avec des enfants dont les parents ont été déportés, très peu ont éprouvé de la colère.

JÉRÔME COLIN : Comment ça se fait ? Parce que la vengeance c'est une colère.

BORIS CYRULNIK : La vengeance c'est une colère, la haine c'est une colère mais c'est aussi la prison du passé. C'est-à-dire que si je déteste les nazis qui ont massacré ma famille, et qui ont bien failli m'avoir, je reste prisonnier du passé. Je me réfère encore à ce qui s'est passé. Donc c'est ce qui caractérise le syndrome psycho-traumatique, on ne pense qu'à ce qui est arrivé, on ne peut pas y échapper. Donc si on veut vivre, eh bien il vaut mieux ne pas avoir de haine...

JÉRÔME COLIN : Oui sauf que là c'est le neurologue, le psychiatre qui parle de ça 70 ans après, mais quand on est enfant on ne peut pas avoir cette réflexion intellectuelle que vous venez d'avoir.

BORIS CYRULNIK : On n'a pas cette réflexion mais on a cette réaction. Il y a un très beau livre actuellement de Leiris sur « Vous n'aurez pas ma haine ». Sa femme et son petit garçon ont été massacrés au Bataclan. Je l'ai rencontré il



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

n'y a pas longtemps. Il réagit exactement comme ça. Il dit je ne veux pas être prisonnier du passé. Je n'oublierai jamais la mort de ma femme et de mon enfant, jamais, je ne peux pas l'oublier, j'y pense tout le temps, si je suis prisonnier du passé j'aurai la haine de ceux qui ont fait ça, je n'ai pas la haine, vous n'aurez pas ma haine, je veux garder ma liberté. Donc il le dit avec des mots adultes, comme moi aujourd'hui je viens de vous le dire avec des mots adultes, mais ma réaction émotionnelle quand j'étais enfant, c'était ça, je ne veux pas être prisonnier du passé. Je veux me libérer. Je me suis libéré en m'évadant, et ensuite il y a eu la libération sociale et encore aujourd'hui j'ai la liberté psychologique de chercher à comprendre pour me libérer et ne pas être prisonnier du passé, ce que ne font pas les gens qui souffrent d'un syndrome psycho-traumatique. Ils ne pensent qu'à ça. Ils ne pensent qu'à ça, le jour, la nuit, tout ce qu'ils perçoivent évoque leurs malheurs.

Les orphelins sont les seuls à avoir des parents parfaits.

JÉRÔME COLIN : Vous allez aller à l'école vers 11 ans, la lecture, etc... et puis là ça va être les grands héros de littérature pour vous. Vous dites dans votre dernier livre que c'est pratiquement des sauveurs. Pratiquement. C'est-à-dire que vous allez vous reconnaître dans Oliver Twist, vous allez vous reconnaître dans Tarzan, vous allez vous reconnaître dans Rémy sans famille, vous allez vous reconnaître plus tard j'imagine, ou pratiquement à la même époque dans Batman, etc... qui sont tous des enfants, je pense, orphelins.

BORIS CYRULNIK : Oui.

JÉRÔME COLIN : Tous hein, oui. Ils sont tous orphelins.

BORIS CYRULNIK : Tous. Les héros sont presque toujours orphelins. Sauf peut-être les super héros modernes. Nos enfants adorent les super héros.

JÉRÔME COLIN : Mais y'en a plein qui sont orphelins. Batman il est orphelin, il a perdu ses parents.

BORIS CYRULNIK : Batman est orphelin. Les héros de mon enfance...

JÉRÔME COLIN : Spiderman c'est son oncle et sa tante qui s'en occupent.

BORIS CYRULNIK : Les héros de mon enfance étaient tous orphelins, ce qui est presque toujours le cas. Parce que les orphelins sont des fondateurs. Ou bien ils meurent, ce qui est le cas souvent aussi, ou bien ils sont obligés à inventer, à fonder une nouvelle manière d'être humain puisqu'ils n'ont pas de modèles. Ils sont orphelins. Donc ou bien ils se laissent mourir, ce qui arrive, ou bien ils sont obligés d'inventer une manière d'être humain puisqu'ils n'ont pas de modèle parental. Jean-Paul Sartre disait : n'ayant pas eu de père j'avais toutes les libertés. S'il avait eu un père, le père lui aurait dit, comme à l'époque où il y avait des pères, le père lui aurait dit tu seras épiciier, tu feras l'armée, toi ma fille tu épouseras celui-là, toi tu iras au couvent, c'était la fonction des pères avant. Maintenant les pères n'ont plus... le père napoléonien a été assassiné en 1970 par les féministes. Et maintenant ce n'est plus le père napoléon..., les pères ne sont plus les représentants de Napoléon dans la famille. Maintenant c'est l'autorité parentale. Sale coup pour les pères napoléoniens. Ils ont été assassinés. Maintenant c'est l'autorité parentale. Mais il n'y a pas longtemps encore, les pères étaient les représentants de l'Etat dans la famille. C'est eux qui énonçaient la loi. Maintenant ça n'existe plus. Il y avait trop de pères avant, peut-être que maintenant il n'y en a peut-être pas assez et on voit qu'actuellement les femmes sont en train de revaloriser l'image des pères.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

BORIS CYRULNIK : Ah oui. Pendant quelques décennies elles ont pris leur place, légitime.

JÉRÔME COLIN : Normale.

BORIS CYRULNIK : Normale. Légitime. De parent qui est capable de juger et de décider. Et maintenant elles se rendent compte que si on est deux pour élever un enfant c'est pas plus mal que si on est seule pour tout décider.

JÉRÔME COLIN : C'est absolument fascinant ce que vous dites, et vous l'écrivez d'ailleurs, vous dites moi finalement j'ai eu des parents parfaits, et y'a que les orphelins qui peuvent avoir des parents parfaits. Ceux qui ont le temps de les connaître auront bien évidemment le temps de les détester.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

BORIS CYRULNIK : Mais bien sûr. Moi j'ai une mère toujours jeune, j'ai une photo d'elle, elle est toujours jeune et jolie. J'ai un père qui n'a jamais été injuste ni en colère, j'ai un père soldat dont j'étais très fier, il n'a jamais été fatigué, il n'a jamais été en colère, il ne s'est jamais trompé. Les orphelins sont les seuls à avoir des parents parfaits. Des héros parfaits. Parce que les enfants qui ont des parents réels, ben ils ont des parents malheureux, fatigués, surmenés, qui se trompent, ça c'est les parents réels. Mais les parents réels sont là. Les orphelins ils ont des parents de rêve là (dans la tête). C'est pas du tout pareil.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que si on pousse cette théorie très loin, vous dites un orphelin est quelqu'un de formateur d'une nouvelle manière de vivre, ou d'une nouvelle manière d'être humain, est-ce que le monde tournerait mieux si aucun d'entre nous ne pouvait grandir avec ses parents. Dans ce cas-là. Si c'est à ce point formateur de nouvelle manière de vivre.

BORIS CYRULNIK : Alors je répondrai non parce que... il y a des étapes de développement. Et quand on arrive au monde on arrive dans un monde inconnu. Si on est seul tout est effrayant. Le bruit nous effraie, la solitude nous effraie, arrive notre premier héros qui est un géant sensoriel, qu'on appelle maman, elle est là, j'ai plus peur. Ensuite arrive, après maman, arrive une autre figure d'attachement, je le reconnais, il est toujours autour de maman, je le reconnais, et plus tard cette figure là on l'appelle papa. Je vais sortir, aller dans la rue, j'ai peur, je ne connais pas, c'est pas que j'ai peur mais je ne sais pas comment on fait pour vivre dans la rue. Papa est là, je n'ai qu'à suivre papa, m'identifier à papa, mon deuxième héros est là, j'ai plus peur. Après il y a des héros socialisateurs. Maman et papa je découvre qu'ils sont imparfaits, ils se trompent, je les aime quand même, j'y suis beaucoup attaché mais il y a des moments où ils me gonflent, je ne suis pas d'accord avec eux, on a des petits conflits familiaux et donc je vais regarder qui après eux peut me servir d'étoile du berger, me montrer la direction. Et là j'ai besoin d'un héros social, qui me montre la voie. Quand je suis enfant je suis petit, Tarzan, moi je me disais Tarzan, quand je serai grand je dois... j'étais petit et chétif, surtout avec l'état, la survie après la guerre j'étais d'une maigreur... j'ai retrouvé une photo de quelqu'un qui m'avait photographié à Villars de Lens, j'étais d'une maigreur terrifiante et donc j'avais besoin d'aimer Tarzan, parce que je me disais quand je serai grand je serai musclé comme Tarzan, j'aurai un slip en peau de bête...

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas mal réussi Boris.

BORIS CYRULNIK : je n'ai pas le slip en peau de bête...

JÉRÔME COLIN : Vous ne l'avez pas ? De toute façon vous ne me le diriez pas.

BORIS CYRULNIK : Il n'est pas trop tard, je vais tenir compte de votre remarque.

Pour un petit garçon plus que pour une petite fille, c'est une torture physique de rester immobile à l'école, 7 ou 8 heures par jour !

JÉRÔME COLIN : Pourquoi les... moi j'ai trois ados, c'est bien hein, bien compacts comme ça, super, pourquoi les relations entre, je ne vais pas dire enfants, plutôt entre les adolescents et leurs parents sont à ce point à la fois surréalistes et compliquées ? Pourquoi ?

BORIS CYRULNIK : Alors, raisonnement populationnel, raisonnement individuel, c'est pas du tout pareil. On raisonne pour une population d'ados, y'en a 15 % qui sont en détresse. 15 %. C'est beaucoup. D'autant que la détresse des ados ils l'expriment avec l'intensité de cet âge, c'est poignant. Il y en a 30 % qui sont casse-pieds, ça ne veut pas dire qu'ils ne nous aiment pas, mais ils nous envoient promener, maman lâche-moi les baskets, papa tu ne comprends rien, tu ne te rends pas compte, tu ne connais pas le résultat du dernier match de foot, t'es minable, bon voilà ça c'est les ados. Ça ne veut pas dire qu'ils ne nous aiment plus, ça veut dire qu'ils sont obligés de nous quitter. Et 50 % de tous les ados se demandent où est le problème, et hop ça se passe comme ça. Alors ceux qui nous envoient promener alors qu'ils nous aiment encore ils sont obligés de faire ce processus pour deux raisons. L'apparition du désir sexuel, je suis obligé de quitter ma famille, ça ne peut pas s'exprimer dans la famille, donc il faut que j'aille courtiser ailleurs, et papa, maman, ils ne comprennent rien, ils veulent m'empêcher de sortir, ils me disent je veux



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

que tu sois là à minuit, t'as ton Bac demain, ne sors pas ce soir... Mes parents ne comprennent rien. Donc, deuxième, apparition du besoin de fierté. J'ai besoin d'être fier de moi en apprenant un métier qui va me socialiser. Je peux rester à la maison avec maman, papa, mais je ne serai pas fier de moi parce que je serai toujours le petit.

JÉRÔME COLIN : Ce qui est très étonnant parce que les parents tentent de montrer la fierté à leurs enfants. Quand ils jouent au piano, quand... Ils rapportent une bonne note. Il y a tellement de raisons de s'émerveiller, d'être fier de ses enfants. Et les parents le notent quand même. Pourquoi l'enfant alors ne parvient pas à être fier chez lui ?

BORIS CYRULNIK : Parce qu'il a besoin de se mettre à l'épreuve, il a besoin de triompher d'une épreuve. Toutes les cultures ont inventé des rites d'accueil, des rites de passage. Et l'enfant, tu as 12 ans, 13 ans, tais-toi, t'es un enfant, tu ne sais pas, t'es trop petit. Tu as 14, 15 ans, tu n'es plus une enfant, t'es pas encore un adulte, tu es à ce moment charnière où toi-même tu ne sais pas très bien ce que tu veux, t'as besoin de découvrir ce que tu veux, nous on t'a encouragé, on t'a donné confiance en toi mais c'est toi qui n'a pas confiance en toi. Nous on t'a donné confiance en toi. La preuve c'est que tu vas à l'école, t'as acquis des diplômes, tu joues au foot, on a fait ce qu'il fallait pour que tu acquières... maintenant c'est à toi d'acquiescer et de gagner la confiance en toi donc il faut que tu aies une épreuve dont tu vas triompher. Donc il faut... Alors des pays d'Europe du Nord ont réhabilité l'année sabbatique. L'année césure après le Bac où les adolescents, avec une association s'engagent dans les ONG, ils sont fiers d'eux, les parents paient le voyage, et les adolescents dorment mal, mangent mal, alors que chez eux ils ont un lit impeccable, les repas servis, et là ils sont fiers d'eux quand ils reviennent, j'ai aidé des gens, j'ai découvert une langue, je reviens, je suis initié.



JÉRÔME COLIN : Très bien. Aberration. L'école aujourd'hui j'imagine n'est pas très différente... Bon au Moyen Age on invente un petit peu l'école, on dit l'heure de cours fera une heure de cours, et puis l'évolution, la révolution industrielle, on va fabriquer des bons petits ouvriers, arrivent les Sciences modernes, on découvre notamment ce genre de choses, qu'il faut passer au-dessus d'une épreuve, que cette année sabbatique est bonne, qu'un enfant peut se concentrer 20 minutes, il continue à avoir des cours de 50 minutes, qu'un enfant doit bouger, on continue de lui dire de s'asseoir 8 heures par jour... Comment ça se fait que notre société, qui est une société développée inflige encore ça alors que la science prouve que c'est contre nature ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

BORIS CYRULNIK : Alors c'est très facile à prouver. Vous avez pris l'exemple de l'heure de cours, après 20 minutes de cours, 75, 80 % d'une salle de classe est en début de sommeil. Donc ils ne suivent plus, ils décrochent. Ils doivent rester assis, immobiles, à lutter contre leur sommeil, alors ils rêvent, certains s'évadent en rêvant, ils ne peuvent pas apprendre. Alors l'heure, comme vous l'avez dit, l'heure de cours vient de l'analogie avec les heures d'ouvriers, les ouvriers étaient payés à l'heure, donc on a fait des heures de cours. Ça n'a rien de physiologique. Les grandes vacances viennent du fait que les enfants participaient aux vendanges et à la moisson. Maintenant ils ne le font plus, donc on continue à avoir des grandes vacances qui interrompent les processus d'apprentissage. Si vous vous arrêtez trois mois vous redémarrez à zéro à la rentrée scolaire, il faut tout recommencer. Donc depuis 75, la chronobiologie, il y a des milliers de publications, c'est facile à voir, on fait des électro-encéphalogrammes, on fait des dosages, c'est très facile à soutenir, les gouvernements ne prennent pas les décisions parce que ces décisions remettent en jeu l'angoisse des familles. Lorsqu'on a découvert... les pays d'Europe du Nord ont découvert qu'il n'était pas nécessaire de faire sprinter les enfants très tôt. Ils les font rentrer à l'école le plus tard possible mais pour ne pas sacrifier les femmes ils développent les métiers de la petite enfance. Scientifiquement on sait que ce qui protège le mieux un enfant c'est pas maman seule, ni papa seul, c'est un système à multiples attachements. Maman, papa, et la tante, la nounou, la voisine, le chien, 6 à 8 figures d'attachements, et là si une figure d'attachement casse, une maladie, la mort, une violence conjugale, la guerre, un accident de voiture... si une figure d'attachement casse le reste fonctionne bien et l'enfant continue à se développer. C'est pour ça que les Africains disent : il faut tout un village pour élever un enfant. Et c'est vrai. Alors les pays d'Europe Nord et les enquêtes scientifiques montrent que quand on donne confiance à un enfant avant de le faire sprinter, il acquiert confiance et sprinte mieux. Les pays d'Europe du Nord freinent le développement de leurs enfants. Entrer à l'école le plus tard possible, notations le plus tard possible, cours très brefs, très brefs, 20 minutes, ½ heure, beaucoup d'interruptions, cours de cuisine, cours de sports, et ensuite à partir de l'âge de 12, 13 ans, le sprint commence et à 15 ans, quand sont faites les évaluations scolaires, la Finlande, les pays d'Europe du Nord sont médaille d'or des évaluations scolaires, parce que les enfants ayant confiance en eux sont capables de sprinter et de rattraper leur retard en quelques années. La même réforme a été proposée, j'ai été invité à Brasilia, la même réforme a été proposée à Brasilia, ils s'étaient promis légalement de faire cette réforme, est-ce qu'ils vont la faire, à cause des difficultés économiques actuelles je ne sais pas. Ce que je sais c'est que je rentre de Chine, du Japon et de la Corée du Sud, où ils font le contraire, ils font sprinter les enfants très petits...

JÉRÔME COLIN : Très tôt.

BORIS CYRULNIK : Très tôt et c'est des sprints à un prix humain très élevé. Deux écoles, les enfants se couchent à 11h, tout le temps, tout le temps. Ecole, école, école... Ils obtiennent d'excellents résultats aussi, ils sont médaille d'argent... Cette année ils ont été médaille d'or. Mais à la prochaine évaluation...ils vont être dans le peloton de tête mais à un prix humain exorbitant.

JÉRÔME COLIN : Très élevé.

BORIS CYRULNIK : Suicides d'enfants, suicides d'adolescents, psychopathies énormes, troubles du caractère énormes. Donc les résultats scolaires sont bons, les résultats scolaires seraient bons aussi avec la stratégie opposée. Et la réforme ne sera pas appliquée au Japon et en Corée du Sud pour une raison bien simple, c'est que les familles militent farouchement contre cette réforme tellement ils ont surinvesti l'école parce que maintenant on fait du social avec les résultats scolaires. C'est-à-dire que alors qu'avant on faisait du social soit avec le sang, aristocratique ou l'hérédité, le magasin, l'usine ou les champs, maintenant on fait du social avec le diplôme. Donc les parents surinvestissent tellement l'école qu'ils angoissent les enfants et certains enfants acceptent de travailler beaucoup, et travaillent énormément, ils réussissent, à un prix humain très élevé, alors qu'ils obtiendraient les mêmes résultats à un prix humain très faible et avec un épanouissement de la personnalité.

JÉRÔME COLIN : Très bien. Comment ça se fait qu'un pays développé comme la France, ou comme la Belgique par exemple, ne met rien en marche pour aller vers ce type d'école et continue de demander aux enfants de sprinter de 3 ans à 25 ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

BORIS CYRULNIK : Parce qu'on croit que ça soigne les parents. On fait sprinter les enfants pour soigner l'angoisse des parents.

JÉRÔME COLIN : Oui mais le droit des enfants prime sur tous les autres, Monsieur.

BORIS CYRULNIK : Il est récité comme ça. Mais est-ce qu'il est effectué comme ça ? On dit que le droit des enfants prime en effet, mais dans la réalité des faits, pour un petit garçon plus que pour une petite fille, c'est une torture physique de rester immobile à l'école, 7 ou 8 heures par jour.

JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'on peut dire, d'une certaine manière, ce que vous disiez, il y a un prix humain qui est terrible dans l'école, en Asie par exemple, au Japon, en Chine, en Corée, où c'est très poussé, c'est le cas ici aussi, dans certaines écoles, est-ce qu'on peut dire que quelque part l'école est criminelle ?

BORIS CYRULNIK : Ah ben, en France, en Belgique... les Belges sont moins sprinteurs que les Français, la sélection belge est bien meilleure qu'en France, parce qu'en France on fait des concours qui sélectionnent des gosses sur un ou deux jours, alors que les Belges c'est tous les jours, tous les jours tu dois démontrer que tu es dans la course. Tous les jours. La sélection sélectionne de manière beaucoup mieux adaptée, beaucoup plus juste. Alors qu'en France on sélectionne sur des concours, on est un des rares pays à avoir gardé ce mode napoléonien de sélection. C'est Napoléon qui a inventé ce mode de sélection. Sauf pour l'ENA qui a été inventée en France après la Seconde guerre mondiale. L'internat, polytechnique, les grandes écoles, c'est Napoléon qui a proposé ce mode de sélection. Et on vit encore là-dedans. Alors les gosses, ils font la performance, il n'y a pas de doute, ils ont travaillé, ils ont fait la performance, ils l'ont faite. Quel est le prix humain ? Il est élevé. Quel est le prix pour la société ? Il est élevé aussi parce qu'il sélectionne, mais est-ce qu'il sélectionne les plus aptes ? Est-ce qu'il sélectionne ceux qui vont aimer le métier toute la vie ? Je ne sais pas. Les Belges sont beaucoup moins rigides que les Français sur ce point-là. Alors je pense que ce serait plutôt à la culture de démontrer, de faire entrer les publications scientifiques dans la culture parce que les hommes politiques prennent des décisions si la culture provoque des émotions. Alors à ce moment-là les hommes politiques se laissent convaincre et décident.

JÉRÔME COLIN : Se laissent amadouer.

BORIS CYRULNIK : Les amadouer. Là pour l'instant les hommes politiques continuent à chercher à plaire aux parents. Puisque c'est les parents qui votent et les parents sont angoissés.

JÉRÔME COLIN : Quel constat de merde ! Quel constat de merde, Boris.

BORIS CYRULNIK : Oui. Alors les droits des enfants existent sur le papier mais si vous voulez torturer un petit garçon, obligez-le à rester immobile et à apprendre des choses sans intérêt 7 à 8 heures par jour.

JÉRÔME COLIN : Une fois de plus, où est la colère ? Vous consacrez votre vie à ça, vous avez consacré votre vie à ça, à comprendre. Comment ça se fait que vous n'êtes pas en colère de ne pas être entendu ? Qu'on n'y soit pas encore en 2016.

BORIS CYRULNIK : Je pense que je suis responsable de ne pas avoir su convaincre les décideurs politiques. Je n'ai pas su le faire. Ma femme était chercheuse à l'INSERM et elle y avait des publications sur l'effet cancérigène de l'amiante. C'était en 65. Publications, publications, aucun effet sur la culture ! Parce que la pression des fabricants d'outils à l'amiante était plus efficace que les petites publications de la femme qui était très jeune, qui parlait gentiment, qui ne savait pas provoquer un scandale, et qui n'est pas rentrée dans la culture. Donc les décideurs ont écouté les fabricants d'ustensiles à l'amiante et ils n'ont pas écouté les publications de ma femme qui était à l'INSERM.

JÉRÔME COLIN : C'est incroyable.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

Je ne suis pas un bon exemple de résilient !



JÉRÔME COLIN : Il y a un truc dont on doit parler bien évidemment quand on vous croise, c'est ce concept de résilience que vous avez théorisé, popularisé, en Europe je pense d'ailleurs. C'est ça ? Oui ? On peut dire ça ?

BORIS CYRULNIK : Je pense que c'est en France que ce concept est le plus critiqué mais partout ailleurs dans le monde il y a des groupes de recherches et des centres de résilience, il y a des budgets pour la recherche. C'est rentré dans la culture.

JÉRÔME COLIN : Vous avez créé le premier groupe de recherches sur la résilience en 1993, c'est ça ? C'est quoi la résilience ? Très simple !

BORIS CYRULNIK : Il ne peut pas y avoir de définition plus simple... Vous avez reçu un coup psychique tellement fort que ça vous a mis en coma psychique, vous êtes KO debout. Vous ne pouvez plus raisonner. Ça vous dépasse, c'est trop fort. Comment faire pour se remettre à vivre ? Comment reprendre un autre développement après une agonie psychique. Il ne peut pas y avoir de définition plus simple.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est la résilience.

BORIS CYRULNIK : C'est la résilience.

JÉRÔME COLIN : C'est un mot un peu qui est extrêmement galvaudé.

BORIS CYRULNIK : Oui.

JÉRÔME COLIN : Maintenant aujourd'hui quelqu'un qui a un accident de voiture et qui retourne au boulot 3 jours après... On est très loin de ce que c'est.

BORIS CYRULNIK : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ça, ça doit vous énerver.

BORIS CYRULNIK : Oui. Alors ça, ça m'énerve.

JÉRÔME COLIN : J'ai enfin trouvé quelque chose.

BORIS CYRULNIK : Voilà, ça, ça m'énerve. C'est inévitable. J'en ai parlé avec des linguistes. Dès qu'un concept nouveau entre dans la culture il subit l'effet de ce que Bentolila, qui est un grand nom de la linguistique, appelle une boursoufflure sémantique. Tout le monde emploie le mot et ça ne veut plus rien dire. C'est passé pour la



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

psychanalyse, très bien accueilli contrairement à ce que disent les jeunes psychanalystes, très bien accueilli en Autriche, en France, aux Etats-Unis, très bien accueilli et puis tout... psychanalyse... Hitchcock fait des films sur la psychanalyse. Ridicules ! Passionnants au point de vue artiste, ridicules au point de vue psychanalytique. Mais, la génétique, c'est une vraie découverte, découvrir les chromosomes et ces petits groupuscules de gènes, c'est une vraie découverte scientifique, boursofflure sémantique, tout devient génétique. Ce n'est pas vrai. Au contraire, même les généticiens disent que plus on travaille la génétique plus on comprend que c'est peu déterminant. Mais ça c'est les généticiens qui le disent.

JÉRÔME COLIN : Oui, voilà.

BORIS CYRULNIK : Dans la culture c'est ah c'est génétique, oui. C'est la pensée paresseuse.

JÉRÔME COLIN : Il y a 3 livres qui vont créer le corpus de votre littérature sur la résilience, c'est « Un merveilleux malheur », et puis il y a « Les vilains petits canards », et puis il y a « Le murmure des fantômes ». C'est un peu le concept de votre vie, la résilience.

BORIS CYRULNIK : Oui, mais avant de théoriser et d'expérimenter sur la résilience, parce que vous dites que j'ai vulgarisé, ce qui est vrai, mais j'ai aussi créé des groupes de recherches qui ont produit des idées, des travaux, des congrès, des publications scientifiques. Donc oui j'ai vulgarisé mais au sens où on le disait tout à l'heure, c'est-à-dire que j'aime une littérature scientifique.

JÉRÔME COLIN : je n'ai pas dit vulgarisé, j'ai dit théorisé.

BORIS CYRULNIK : Vous avez dit théorisé, oui. Vous avez raison. Je gomme, vous avez dit théorisé. Oui, c'était avant d'en faire un concept scientifique, toutes les étapes sont évaluables, repérables et analysables, irréfutables scientifiquement, avant d'arriver à ça c'était une notion. J'avais un besoin de penser ce concept à cause de mon enfance. Et encore aujourd'hui, quand j'entends dire les gosses des banlieues, regardez d'où ils viennent, ils sont foutus, alors ça, ça me met en colère. Parce que c'est ce que j'ai connu quand j'étais enfant.

JÉRÔME COLIN : Il est foutu.

BORIS CYRULNIK : Voilà, regardez, il n'a pas de famille, il est foutu. Regardez le quartier d'où il vient, il est foutu. Alors ça, ça me met en colère, parce qu'il n'est pas foutu. Il est foutu que si on dit qu'il est foutu. Parce que si on dit qu'il est foutu on ne lui propose aucune structure autour de lui, et alors effectivement il a des malchances, des probabilités d'être foutu parce qu'on dit qu'il est foutu. Alors ça, ça me met en colère parce que là il y a des décisions psychologiques, institutionnelles et politiques qui ne sont pas prises alors que c'est faisable.

JÉRÔME COLIN : Et que le concept de résilience dit non mon petit bout tu peux pousser sur ça. Tu peux grandir...avec ça.

BORIS CYRULNIK : Ah ben tu n'as pas le choix. Le coup dans le réel tu l'as reçu. Leiris, sa femme et son garçon, son petit garçon, rien ne lui rendra. C'est fini, ils sont morts. Ils ont été assassinés. Rien ne lui rendra. Et lui va vivre avec ça tout le reste de sa vie, il va vivre avec ça. Alors où bien il se soumet à cet immense malheur et c'est fini, sa vie est terminée, il ne va faire que pleurer et souffrir pendant tout le reste de sa vie, ou bien s'il veut vivre il est contraint à faire quelque chose de sa blessure, de son immense blessure, il est contraint à rencontrer des gens, ce qu'il fait actuellement, il est contraint à écrire un livre, très beau, ce qu'il a fait, comme Charlotte Delbo à Auschwitz, qui pour ne pas mourir d'horreur écrivait des poésies alors que c'était puni de la peine de mort. Quelqu'un qui était pris en train d'écrire à Auschwitz devait être assassiné sur place. Son corps devait être laissé par terre. Comme Germaine Tillon qui à Ravensbrück a fait cette folie d'écrire un opéra, sur la musique d'Offenbach, un Juif, inspiré par les SS, les nazis. Et toutes les femmes mourantes du camp, de son stalag de Ravensbrück hurlent de rire en chantant Offenbach. C'est fou ça. Eh ben voilà, ou bien tu meurs ou bien tu réagis en te défendant comme ça.

JÉRÔME COLIN : Vous, vous êtes ce qu'on peut appeler alors un résilient.

BORIS CYRULNIK : Moi je ne m'appelle pas comme ça. Vous pouvez m'appeler comme ça parce que vous ne me connaissez pas vraiment, mais moi je ne m'appelle pas comme ça. Ma femme non plus d'ailleurs.

JÉRÔME COLIN : Ça veut dire que ça n'a pas fonctionné chez vous ? Si.

BORIS CYRULNIK : ça a fonctionné mais je ne suis pas un bon exemple de résilient.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

BORIS CYRULNIK : Parce qu'après la guerre on m'a fait taire. Et qu'après la guerre j'ai pas touché de bourse, parce que mes parents n'étaient pas morts, ils étaient disparus. Je n'avais pas les papiers. Je n'avais pas le certificat de décès de mes parents. Donc je ne touchais pas de bourse, c'est un miracle que... j'ai pas été à l'école, et j'ai pas touché de bourse pendant mon lycée, ma famille d'accueil me dépannait comme elle pouvait, et je travaillais en même temps. Aujourd'hui je ne pourrais plus le faire. Les études sont trop bien organisées, et aujourd'hui je n'aurais pas la possibilité de faire mes études en même temps. C'est trop dur aujourd'hui. Mais dans les années 50 les études étaient moins bien organisées et en trichant un peu – vous ne le répétez pas hein, que j'ai triché un peu – en trichant un peu j'ai réussi à valider mes stages et être reçu à mes examens. Je n'ai pas triché aux examens, mais je faisais signer pour moi pendant les stages parce que j'étais laveur de carreaux, parce que j'étais vendeur sur le marché aux puces, et donc je faisais signer pour moi.

JÉRÔME COLIN : Je n'ai toujours pas compris, pourquoi dans la mesure où la résilience c'est effectivement avoir un trauma psychique profond, un chaos vous dites, debout, ce que vous avez eu, et ça va derrière pousser sur ça, c'est exactement ce que vous semblez avoir fait, et quand on vous pose la question vous dites non. Je ne comprends pas.

BORIS CYRULNIK : Parce que je connais mes insuffisances.

JÉRÔME COLIN : Ça veut dire que vous n'êtes pas parvenu derrière ça à être un homme heureux ?

BORIS CYRULNIK : Si, j'ai souvent été heureux. Souvent. Pas toujours. J'ai eu comme tout le monde mes pépins et parfois même mes tragédies dans la vie, comme tout le monde peut dire ça. La vie c'est pas toujours un fleuve euphorique ni tranquille. Mais j'ai souvent été heureux, malgré le fracas de mon enfance. Et quand j'entendais dire que ces enfants ce n'était pas la peine de s'en occuper parce qu'ils sont foutus, ça parle de moi. Et ça ajoute un trauma à mon trauma. Quand j'ai été en Roumanie et qu'on s'est fait nous, insulter, moi je n'ai pas été agressé mais j'ai des collègues qui ont été agressés physiquement, pour avoir aidé ces enfants des mouirois de Ceausescu, on les a agressés physiquement en disant ces enfants vont nous coûter de l'argent. Ce qui est vrai. Il m'est arrivé la même chose en Algérie d'ailleurs. Donc ça me parle. Je leur disais mais si vous ne vous occupez pas de ces enfants, vous vous en occuperez plus tard, quand ils seront trop délinquants. Vous allez vous en occuper quand il faudra envoyer la police, faire des centres pénitenciers pour les rééduquer, des éducateurs. Ça vous coûtera 10 fois plus cher et eux ils seront malheureux, ils vous rendront malheureux. Donc ça parle de ce que j'aurais pu devenir. Donc je suis blessé quand j'entends dire ces enfants sont foutus. Je suis blessé. Donc j'avais besoin d'en faire une recherche théorique et scientifique.

Si on pense au football et à la drague à 18 ans ben on n'entre pas dans une grande école !

JÉRÔME COLIN : C'est marrant parce que, vous parlez de la Roumanie, vous parlez de l'Algérie, mais l'école aussi fait ça. Dire à un enfant tu es foutu, tu n'y arriveras pas. Est-ce que c'est acceptable ?

BORIS CYRULNIK : Moi je pense que c'est inacceptable ! C'est même très scandaleux. J'étais au Chili il n'y a pas longtemps, et ils ont fait une enquête sur les grands noms du Chili actuel. Elle est prof à Santiago et elle a dirigé une recherche sur les grands noms chiliens actuels en littérature, sciences, médecine, ceux qui marquent la culture, ils ont presque tous été des élèves minables. C'est-à-dire que si on leur avait dit vous êtes foutus, si on avait mis des barrières, ce qu'on fait, ils auraient été foutus et on aurait massacré ceux qui sont devenus les grands noms du Chili actuellement. Je crois que si on faisait le même travail en France on obtiendrait le même résultat. D'ailleurs il a été vaguement fait. Je connais beaucoup de grands noms de la philosophie et de la science qui ont été de très mauvais élèves au lycée, et puis après...

JÉRÔME COLIN : Mais à qui on n'a pas quand même su casser les pattes.

BORIS CYRULNIK : On leur a laissé une possibilité. C'est –à-dire vous êtes mauvais... J'ai la fille d'un de mes amis proches qui a arraché un Bac littéraire, parce que ça l'ennuyait, elle était mauvaise. Son père est médecin et au moment de l'adolescence elle disait à son père faut être con pour faire un métier pareil. Et puis elle a passé son Bac,



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

et devinez en quoi elle s'est inscrite, en médecine. Et maintenant c'est une des plus brillantes chercheuses en génétique de France. Parce qu'on ne lui a pas coupé tous les ponts.

JÉRÔME COLIN : Mais comment est-ce qu'on peut permettre à l'école, aujourd'hui...

BORIS CYRULNIK : De ?

JÉRÔME COLIN : De faire ça.

BORIS CYRULNIK : De moins en moins. Il y a de plus en plus de passerelles. Par exemple les jeunes qui font les grandes écoles maintenant 1 sur 2 ne va pas dans une entreprise. En revanche ça laisse des places libres pour ceux qui n'ont pas pu rentrer dans une grande école parce qu'à 18 ans un garçon il pense aux choses importantes hein, c'est-à-dire le football et la drague.

JÉRÔME COLIN : Merce, il faut quand même un minimum de sens des priorités dans la vie.

BORIS CYRULNIK : Ben oui. Et si on pense au football et à la drague à 18 ans ben on n'entre pas dans une grande école. Donc ces gosses ne sont pas rentrés dans une grande école, ils ont fait des études correctes, et il y a une passerelle de rattrapage maintenant qui se développe de plus en plus. Donc votre critique, que j'ai partagée pendant très longtemps...

JÉRÔME COLIN : Est de moins en moins vraie.

BORIS CYRULNIK : Elle est de moins en moins vraie. Il faut la relativiser aujourd'hui parce qu'il y a de plus en plus de passerelles.



JÉRÔME COLIN : Dans ½ siècle, Boris Cyrulnik, quand vous serez finalement obligé de mourir, vous vous direz « c'était pas mal » ? Quand même.

BORIS CYRULNIK : Oui, ça valait... alors l'expression est excellente, ça valait la peine. Ça valait la peine.

JÉRÔME COLIN : Je n'ai jamais vu cette expression comme ça. Aussi littéralement. C'est idiot

BORIS CYRULNIK : Voilà, ben maintenant votre vie sera transformée. Désormais, à partir d'aujourd'hui...

Vous entendrez différemment la même expression. Vous n'êtes plus le même homme. Il y aura un avant et un après Cyrulnik.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Ça valait la peine...

JÉRÔME COLIN : Je m'apprête, je pense, à vous faire visiter un endroit tout à fait surprenant. Il y a un artiste qui s'appelle Denis Meyers, je pense qu'on ne le connaît pas bien mais il a une tête à ne pas avoir été un élève splendide, il est graffeur, il est typographe, il a investi ici, dans Bruxelles, il y a 1 an, un bâtiment industriel qui va être détruit dans 10 jours, donc le jour où l'émission passera ça n'existera plus, et il a passé 1 an de sa vie à graffer ce bâtiment et le bâtiment est détruit dans une semaine. Et il nous a permis d'aller voir son travail. Je pense qu'on va y arriver un jour mais je pense qu'on tourne un peu autour là pour le moment. Et c'est absolument prodigieux. Et il a reproduit sur les murs de ce bâtiment industriel, qui est un ancien bâtiment Solvay, tous les carnets qu'il a faits pendant sa vie, de dessins et typographies. Donc il raconte toute sa vie sur les murs de ce bâtiment et il utilise donc le dessin, tous des gens qu'il a dessinés dans ces carnets, il les reproduit sur les murs et des verbes, des milliers de verbes, écrits dans un bâtiment. Et il se faisait un plaisir de vous montrer son travail. Donc j'espère qu'on va avoir le temps d'y aller. Nous verrons bien.

On élève avec ce qu'on est et non pas avec ce qu'on sait...



JÉRÔME COLIN : C'est plus facile de théoriser la façon d'être avec les autres que de se confronter à la réalité ? Est-ce que vous par exemple qui connaissez à ce point la relation entre les enfants et les parents, est-ce que du coup votre travail de père a été plus aisé ?

BORIS CYRULNIK : Il a été plus compliqué.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

BORIS CYRULNIK : Oui.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

BORIS CYRULNIK : Parce que mes enfants croyaient qu'un psychiatre comprenait tout sans parler. Et que ce n'était pas la peine de parler. Alors je leur disais mais non, il faut, ça peut être utile de parler, ça peut être utile de



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

s'expliquer. Et en plus de ça l'aura, dans la culture les psychiatres ont une aura un peu sulfureuse. Et mes enfants entendaient l'aura sulfureuse de la psychiatrie. Les copains de mes enfants disaient « ton père est psychiatre, ton père est psychiatre... ». Et puis le psychiatre c'est le soigneur des fous. Donc ils ont eu le poids de ce préjugé culturel. Et pour moi ça n'a pas été plus facile non plus. C'est facile avec les enfants des autres. Parce que là j'avais le regard éloigné, qui permet la distance affective, alors que quand on est proche, on ne peut pas analyser ses proches. On existe avec ses proches. Quand on est engagé dans un acte on a du mal à réfléchir à cet acte. Vous ne soupçonnez pas le nombre d'hommes qui ont réussi à faire un enfant à leur femme sans rien connaître à la gynécologie. Au moment de l'acte est-ce que vous pensez à la gynécologie ? Je pense que vous êtes dans l'acte.

JÉRÔME COLIN : Ça dépend de la fille.

BORIS CYRULNIK : Vous êtes dans l'acte. Vous n'êtes pas dans la réflexion. Donc quand on est père on est dans l'acte, on se fâche, on se trompe, on aime, on est dans l'acte. On élève avec ce qu'on est et non pas avec ce qu'on sait. Ça c'est très bien. C'est une excellente phrase.

JÉRÔME COLIN : C'est une belle phrase. Mais ce n'est pas totalement fini. Là on va visiter l'expo et puis je vous emmène autre part mais il restera 10 minutes. Dans ¼ d'heure vous êtes libre. Je vous emmène là-bas, et donc c'est tout ça. Tout ce bâtiment il l'a graffé tout seul. Et il est là depuis 1 an. Depuis 11 mois je pense d'ailleurs. Vous allez voir, c'est assez... je trouve que c'est un travail colossal. Très impressionnant.

ARRET DENIS MEYERS

JÉRÔME COLIN : C'est un travail impressionnant hein.

BORIS CYRULNIK : C'est impressionnant en tout cas.

JÉRÔME COLIN : Et quand on fait toute la visite l'histoire est racontée et on prend le temps aussi de lire et c'est tout à fait fascinant. Voilà, on voulait vous montrer ça parce que ça se passe à Bruxelles. Et comme Bruxelles a une image un petit peu pas terrible en France pour le moment...

BORIS CYRULNIK : C'est bien qu'il ait pu faire ça. Et c'est vrai que dans la créativité moderne c'est un événement, un bel événement.

La mémoire ce n'est pas le retour du passé, c'est la représentation du passé.

JÉRÔME COLIN : Vous, écrire, c'est quoi ? C'est une nécessité pour expliquer les choses, pour expliquer le monde, pour comprendre l'homme ou l'acte d'écriture est un plaisir pour vous ?

BORIS CYRULNIK : Les deux je pense. Quand j'étais enfant je rêvais d'écrire parce que ça donnait une matérialité à mes pensées. Dès l'instant où les mots écrits ne sont pas les mots parlés. Dès l'instant où un mot est écrit il existe hors de soi.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

BORIS CYRULNIK : Donc il y avait une matérialité de la pensée. D'ailleurs l'écriture a démarré comme ça, sur des calculis de terre glaise, des poinçons, avec des gens, écrivaient un contrat sur... donc c'était une matérialité des mots. Alors que les mots parlés, comme on dit très justement, ils s'envolent. Alors que les mots écrits c'est un contrat. Donc j'avais très tôt, j'avais envie d'écrire. J'avais décidé d'écrire. J'ai passé mon enfance à écrire. Comme beaucoup d'enfants, écrire... ce n'était pas tellement des poésies, mes petits-enfants font beaucoup de poésie, moi j'écrivais déjà des témoignages, je voulais raconter des témoignages.

JÉRÔME COLIN : Comme quoi hein...

BORIS CYRULNIK : Et actuellement encore les documents, les autobiographies me passionnent même si je sais que les autobiographies sont de représentations au sens théâtral du terme. On se représente son passé. La mémoire ce n'est pas le retour du passé, c'est la représentation du passé. C'est-à-dire que c'est à la lumière du présent qu'on éclaire le passé. Si je suis de bonne humeur je vais choisir des événements vrais qui vont expliquer ma bonne



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

humeur d'aujourd'hui, et si je suis de mauvaise humeur je vais choisir d'autres événements, tout aussi vrais, qui vont expliquer ma mauvaise humeur d'aujourd'hui. Je n'ai jamais menti et j'ai pourtant écrit le contraire à chaque fois.

JÉRÔME COLIN : Vous qui avez observé l'être humain, ses manières de fonctionner, d'aimer, de se défendre, de s'accepter, il y a selon vous des clés à la vie belle ?

BORIS CYRULNIK : Il y a des tendances à la vie belle et parfois ça marche.

JÉRÔME COLIN : Lesquelles ?

BORIS CYRULNIK : Alors, la créativité, l'affectivité, c'est les deux mots clés. L'affectivité si vous parlez vous m'affectez. La parole elle est fonction affective alors qu'il n'y a pas d'interlocuteur dans l'écriture. Je m'adresse à un ami parfait, je m'adresse au lecteur parfait, qui saura me comprendre à la perfection. Donc l'écriture qui est une matérialité en fait la plongée intérieure est imaginaire. Alors que dans le contact, si vous hochez la tête, vous modifiez mon discours. Si vous vous fâchez, si vous faites ça, vous allez modifier mon discours encore une fois. Même si vous vous taisez, vous êtes co-auteur de mon discours. Alors que dans l'écriture je matérialise quelque chose qui est de mon imaginaire puisque je m'adresse à l'ami invisible, je m'adresse au lecteur parfait, celui, celle qui me comprendra à la perfection. C'est donc un acte imaginaire que je vais concrétiser. Donc je deviens créateur. Alors que dans la parole je suis plus dans la relation. Les deux sont agréables et utiles. Mais ce n'est pas du tout le même travail de pensée.



JÉRÔME COLIN : Mais pour la vie belle, la belle vie, vous dites il y a l'affectivité, la créativité, ce sont les deux clés, ça veut dire que si – je fais celui qui n'a pas compris – si on aime, si on tente d'aimer le plus possible et si on tente de s'écouter le plus possible, d'écrire, de créer... ça veut dire qu'on se donne un maximum de chances...

BORIS CYRULNIK : Oui, on se donne deux excellents outils. On se donne l'outil de la relation et on sait maintenant qu'un enfant qui peut citer plusieurs amis, qu'il voit peu, peu importe, un enfant qui peut citer plusieurs amis est un enfant qui est en train de se socialiser. Donc c'est tout à fait important d'être avec, dans la vie quotidienne. Et un enfant qui peut de temps en temps se replier sur lui-même pour dessiner, pour chercher à comprendre, pour écrire une poésie, c'est un enfant qui est capable de mentaliser. Alors à ce moment-là on a les deux mots clés. S'affecter, éprouver des émotions, vivre, et comprendre, mentaliser, comprendre ce qu'on est en train de faire, ce qu'on a



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

vécu, qui n'est pas toujours agréable, mais dès l'instant où on comprend un événement, même douloureux, même désagréable, dès l'instant où on le comprend on en métamorphose la représentation et on éprouve le plaisir de comprendre. Donc on modifie le malheur de ce qui nous est arrivé.

JÉRÔME COLIN : Facile ! Fallait le dire plus tôt.

BORIS CYRULNIK : Voilà, y'a plus qu'à.

JÉRÔME COLIN : Y'a plus qu'à... Et puis ça en vaudra la peine.

BORIS CYRULNIK : On a ces deux outils mais parfois ils s'éteignent. L'outil affectif s'éteint. Si un enfant est laissé seul trop longtemps, ça finit par s'éteindre, il perd cet outil, et si on n'invite pas un enfant à la créativité, à la parole, au dessin, il peut très bien ne pas développer cet outil. Donc l'environnement familial et culturel sont tout à fait responsables de la fabrication de ces deux outils, et ensuite le jeune, l'enfant est responsable de l'utilisation de l'usage de ces deux outils.

La passion c'est à la fois passion amoureuse, et c'est à la fois passion je souffre !

JÉRÔME COLIN : A part ça, dans la vie c'est quoi vos passions, vous Boris Cyrulnik ? A part votre métier, les questions de votre métier. Qu'est-ce qui vous passionne et qui est absolument inutile ?

BORIS CYRULNIK : Vous me donnez combien d'heures ?

JÉRÔME COLIN : Ah chouette, c'est une belle réponse. Est-ce que la passion, parce que ça on n'en a pas parlé, et moi en tant que père, je vois des tonnes d'enfants passer chez moi, l'école, les amis, les cousins... il y a une chose qui m'impressionne chez les enfants, c'est la modification qu'amène chez un enfant la passion pour quelque chose.

BORIS CYRULNIK : Oui.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que ce n'est pas une des premières clés ?

BORIS CYRULNIK : Oui. La passion c'est à la fois passion amoureuse, et c'est à la fois passion je souffre, je suis impatient. C'est les deux. C'est les deux en même temps. Alors c'est vrai que les enfants lorsqu'ils vivent, dans un premier temps éprouvent la passion de vivre, en même temps j'aime et je souffre. En même temps. Donc il est nécessaire de leur apprendre la régulation des émotions. C'est-à-dire comment je vais exprimer ma passion. Est-ce que je vais me laisser dominer par ma passion ? Ce que font tous les enfants au début, qui veulent détruire quand on ne satisfait pas... on ne leur donne pas le bonbon tout de suite ils jettent le nounours préféré, ils le détruisent, ils l'écrasent, parce qu'ils n'ont pas appris à réguler leurs émotions. Et la régulation des émotions... elle se fait par l'affectivité, j'ai appris, avant la parole j'ai appris à attendre maman, à solliciter papa, avant la parole, j'avais 10 mois, 15 mois, ensuite j'ai appris à parler et c'est grâce à la parole que je dois apprendre à réguler mes émotions, papa tu exagères, j'aurais voulu que tu me donnes un bonbon, tu refuses, et puis ensuite il faut que la culture crée des lieux de paroles. Ces lieux de paroles c'est le théâtre, l'école, le cinéma, les invitations, les rituels sociaux, les invitations d'anniversaires. Les bêtises de la vie sont des bêtises fondamentales, parce que c'est là qu'on crée des lieux de paroles. Et si ces trois régulateurs de l'émotion se mettent en place, y'a plus qu'à, comme on disait tout à l'heure, y'a plus qu'à, ça va se faire apparemment tout seul.

JÉRÔME COLIN : Sauf qu'à l'école il faut se taire.

BORIS CYRULNIK : Alors à l'école ça se faisait quand j'étais enfant, l'école était un bonheur pour moi parce que j'avais plein de copains, il y avait des matchs de foot, il y avait des profs gentils, y'en avait d'autres qui étaient casse-pieds, mais il y avait des profs gentils. Il y a des profs qui ont joué un rôle majeur dans mon existence. Je crois que tous les enfants peuvent dire ça. Même aujourd'hui. Même s'il y a des profs casse-pieds, ou des profs dictatoriaux, il y a des profs qui nous ont fait un cadeau pour la vie.

JÉRÔME COLIN : Oui. Evidemment.

BORIS CYRULNIK : L'amour d'une discipline, l'amour d'un livre, l'amour d'une réflexion, une direction. Tous les enfants, on peut tous dire ça, on peut tous désigner un prof qui nous a fait un cadeau pour la vie. Mais un prof c'est pas l'école. L'école actuelle est un lieu de souffrance, mais même si les enfants continuent à estimer leurs profs,



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

même ceux qui sont casse-pieds. Il y a, on avait fait une enquête là-dessus, 70 % des enfants, même dans les collèges difficiles, dans les quartiers Nord de Marseille, qui ont la réputation d'être difficiles, 70 % des enfants avaient de l'estime pour leurs profs. Beaucoup de profs réagissent très bien, parce qu'ils n'ont pas un métier facile, et il y a des quartiers où les enfants sont plus faciles que d'autres. A Toulon il y a les quartiers des enfants de marins...

JÉRÔME COLIN : C'est là où vous habitez.

BORIS CYRULNIK : J'habite à La Seyne, près de Toulon, mais il y a un quartier où n'habitent que des marins. Qui restent ensemble, et il y a donc une culture de marins et d'enfants de marins, des manières de parler, des manières de s'habiller, des manières de se lever quand le prof rentre, et tous ces petits rituels, qui sont complètement digérés, incorporés, n'existent pas dans d'autres quartiers. Ça ne veut pas dire que les enfants n'aiment pas leurs profs, n'estiment pas leurs profs, ça veut dire qu'ils s'expriment en fonction de la culture locale, de la culture du quartier. Alors il y a des contre-sens. Y'a des profs, tu t'es pas levé quand j'arrive ! Sale gosse. Mais non je ne me suis pas levé parce que dans mon quartier on ne se lève pas quand un prof arrive. Mais si on m'avait appris à me lever, je me serais levé. Donc il y a des contre-sens culturels, entre quartier.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue.

Quand il y a une catastrophe on est obligé de changer de manière de vivre ensemble.



JÉRÔME COLIN : Là par contre on n'est pas sorti de l'auberge, comme disait l'autre. Ça va être difficile.

BORIS CYRULNIK : Alors les cultures se chamboulent tellement vite. Un événement et hop ça part dans l'autre sens. Un événement malheureux, ça part dans un sens, un autre événement, ça repart.

JÉRÔME COLIN : Quand on voit aujourd'hui, c'est une question qui nous intéresse beaucoup, les jeunes gens qui partent en Syrie, qui reviennent, qui sont capables de se faire exploser, dans le pays qui les a vus naître, vous êtes optimiste vous par rapport à ce qui semble être enclenché pour le moment ? Ou vous êtes plutôt très, très inquiet ?

BORIS CYRULNIK : Non je suis optimiste parce que je suis convaincu qu'on court à la catastrophe. Oui. Et que l'évolution se fait toujours comme ça. Tant qu'on n'est pas contraint, tant qu'une catastrophe ne contraint pas à la



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

réforme, on ne bouge pas. On fait toujours le même, même si le même est mauvais. Et quand il y a une catastrophe on est obligé de changer de manière de vivre ensemble.

JÉRÔME COLIN : Sauf que pour le moment les catastrophes, qui sont des catastrophes esseulées, c'est terrible mais c'est comme ça, le truc un peu plus de sécuritaire, un peu plus de politique, ça ne crée pas un changement de société.

BORIS CYRULNIK : Non, au contraire, ça crée le renforcement de ce qui ne marchait pas.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.

BORIS CYRULNIK : C'est-à-dire le communautarisme, la séparation des groupes.

JÉRÔME COLIN : Cette catastrophe, quand vous parlez de catastrophe vous me faites un peu peur...

BORIS CYRULNIK : Cata ça veut dire coupure, strophe ça veut dire que la deuxième partie du vers sera forcément différente de la première.

JÉRÔME COLIN : Mais vous voyez quoi comme catastrophe ? A terme ?

BORIS CYRULNIK : Alors l'évolution biologique et l'évolution historique ne se fait que par catastrophe. C'est-à-dire qu'une manière de vivre disparaît, une autre apparaît. Là pour l'instant on était sur une pente séparatiste. Une communauté d'un côté, l'autre communauté de l'autre côté. Les immigrants on les met dans des camps. Alors ça ce n'est pas la catastrophe, c'est le désastre. Le désastre, dé, privation, astre, une étoile s'éteint. Là c'est la mort totale, et tous les exemples sociaux montrent que quand un groupe d'immigrants est mis dans un camp, alors là c'est la mort. C'est le désastre. Là c'est la réapparition de la violence en 24, 48 heures. La loi du plus fort. Donc là il y a une nouvelle manière de vivre qui apparaît, comme dans le temps, c'est-à-dire la loi du plus fort. Il y a le communautarisme, ce qu'on a connu depuis 20 ou 30 ans, des communautés sont côte à côte. Quand il n'y a pas d'événement, ils se côtoient mais ils s'ignorent. Il n'y a pas d'échange, il n'y a pas de vie commune, ils se côtoient. Vous connaissez vous des groupes humains sans événement ? Au moindre événement, un match de football, une bande rivale, paf, c'est l'explosion.

JÉRÔME COLIN : Donc vous le voyez comment l'avenir, les 50 ans prochaines années ? Vous pensez qu'on court à cette fameuse catastrophe ? Très rapidement ?

BORIS CYRULNIK : Je pense que maintenant il faudra arrêter de faire de la politique avec les anciens préceptes, qui peut-être ont eu des valeurs, ont eu une valeur au 18^{ème} siècle avec l'apparition de l'industrie naissante, on a vu apparaître l'industrie, on a vu apparaître le mariage stable qui n'existait pas avant, l'amour dans le mariage, qui n'existait pas avant, et qui est apparu en même temps que l'industrie. Parce que les ouvriers et les ouvrières se sont mis à travailler ensemble. Et l'amour a été introduit dans le mariage à ce moment-là. Alors qu'avant le mariage n'était que social. On mariait nos enfants pour avoir des beaux-frères pour la chasse, pour agrandir le terrain, pour augmenter notre pouvoir. Les aristocrates mariaient leurs enfants pour faire une déclaration de paix, ça les changeait un peu des éternelles et incessantes déclarations de guerre. Donc le mariage n'avait qu'une fonction sociale. Et quand l'industrie s'est développée, les femmes devenant ouvrières, elles ont dit moi je veux bien avoir un enfant avec celui-là et pas avec celui-là. Et elles ont introduit l'amour dans le mariage. C'est une révolution ça. Et là maintenant l'ère industrielle est finie. Maintenant on entre dans une ère virtuelle où on communique de manière stupéfiante, et où abime la relation de manière impressionnante aussi. Donc il va falloir garder le bénéfice d'Internet, de cette communication virtuelle, de cet accroissement des connaissances absolument stupéfiant, presque en temps réel, donc on ne va pas renoncer à ça, et il faudra trouver un autre moyen de garder les relations humaines et de se socialiser autrement que par la violence ou par le conflit. Je suis certain qu'il va y avoir des philosophes, des hommes politiques et des artistes qui vont proposer des solutions. On va en essayer. Ça va rater. Il y en a une ou deux qui marchera.

Vous m'avez baladé dans des beaux quartiers de Bruxelles que je ne connaissais pas et que j'ai à peine vus parce que j'ai vu vos mots...



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Vous êtes arrivé.

BORIS CYRULNIK : Là c'est un Bruxelles que je connais.

JÉRÔME COLIN : Comment ?

BORIS CYRULNIK : Ça c'est un Bruxelles que je connais.

JÉRÔME COLIN : Oui, le Parc Royal...

BORIS CYRULNIK : Voilà. C'est le Bruxelles des touristes.

JÉRÔME COLIN : Tout au plus oui. Normal. Mais c'est joli.

BORIS CYRULNIK : Le Bruxelles qu'on vient de parcourir je ne le connaissais pas et les mots, les mots aveuglent, parce que les mots ne donnent à voir que ce qu'on dit. Donc ils n'éclairent que ce qu'on dit. Donc ils mettent à l'ombre tout ce qu'on ne dit pas. Et vous m'avez baladé dans des beaux quartiers de Bruxelles que je ne connaissais pas et que j'ai à peine vus parce que j'ai vu vos mots et vous avez mis à l'ombre tout le reste.

JÉRÔME COLIN : Je peux vous dire que je ne peux même pas vous dire une rue par laquelle nous sommes passés non plus.

BORIS CYRULNIK : Non, parce que vous avez suivi... parce que vous avez...

JÉRÔME COLIN : Parce que je le suis et que je vous écoute.

BORIS CYRULNIK : Parce qu'on a échangé des mots et que vous aviez... mais vous aviez un éclaireur qui vous montrait la piste.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait.

JÉRÔME COLIN : Vous étiez ici hier soir ? Non ?

BORIS CYRULNIK : Non je suis arrivé ce matin.

JÉRÔME COLIN : Il y a eu des orages incroyables ici.

BORIS CYRULNIK : Ah bon ?

JÉRÔME COLIN : Y'a des dizaines de villages qui ont été inondés.

BORIS CYRULNIK : Ah bon ?

JÉRÔME COLIN : Cette nuit c'était terrible.

BORIS CYRULNIK : Il faisait à Paris 34°.

JÉRÔME COLIN : Ici aussi, c'était terrible.

BORIS CYRULNIK : On rôtiissait à Paris.

JÉRÔME COLIN : Ici aussi sauf que le soir ça a craqué. C'était dingue. Je pense que je n'avais jamais vu ça.

BORIS CYRULNIK : Ah bon ? Il y avait des beaux orages ? Un peu trop beaux.

JÉRÔME COLIN : C'était en permanence, il y avait des éclairs en permanence, comme un stroboscope. Pendant une dizaine de minutes. C'était dingue. je n'avais jamais vu ça de ma vie. D'une manière aussi intense.

BORIS CYRULNIK : J'aime bien ce Bruxelles. Malgré les crimes qui ont été commis après la guerre, j'aime bien ce quartier.

JÉRÔME COLIN : Ces quartiers sont très beaux. Mais c'est vrai qu'il y a des crimes pratiquement irréparables qui ont été commis dans Bruxelles. Architecturalement.

BORIS CYRULNIK : Des merveilles qui ont été rasées, détruites.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue, quand vous voyez...

BORIS CYRULNIK : A Paris, les Halles qui auraient pu être un lieu merveilleux ont été rasées.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait, oui. Ici des quartiers entiers, plein de vestiges architecturaux de l'Expo 58, puis quand ils ont fait ces grands boulevards ils ont détruit vraiment...ils ont détruit la ville. C'est très dommage. Mais bon il reste comme ça par-ci, par-là, vous avez le Sablon que vous devez connaître, il reste des jolis quartiers.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux

BORIS CYRULNIK : C'est des quartiers où j'aime bien me promener à pieds. Les petites rues. Lille qui a le même style, est aussi une très belle ville.

JÉRÔME COLIN : Oui. Mais je pense qu'il y a politiquement une envie à Lille qu'il n'y a pas à Bruxelles.

BORIS CYRULNIK : Une envie ?

JÉRÔME COLIN : Oui, je pense qu'ils ont voulu refaire une ville à Lille, il y a eu un désir politique de refaire une ville et ici pas. Ici pas trop. Ils ont fait un piétonnier là qui est une aberration... Ils ont fait un piétonnier plus grand qu'à Time Square. Ce qui est ridicule.

BORIS CYRULNIK : Mais en revanche il y a une vie culturelle à Bruxelles qui est très intense et très agréable.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait.

BORIS CYRULNIK : Mes amis bruxellois me disent que s'ils voulaient ils pourraient sortir tous les soirs.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Vous êtes arrivé. Merci beaucoup.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Boris Cyrulnik sur La Deux